

**"A-T-IL LIBÉRÉ LES
FEMMES COMME ON L'A DIT ? PAS
PLUS QUE MOULINEX OU CHANEL.
ELLES S'EN SONT CHARGÉES
ELLES-MÊMES. MAIS EN LEUR
CONFÉRANT L'AURA MASCULINE
DES COSTUMES, IL LES A
PROTÉGÉES CONTRE L'INSISTANCE
DES CONVOITISES VIRILES ET
LA VALSE BRUTALE DES
TENDANCES". CLAUDE ARNAUD**
GUY BOURDIN, *VOGUE PARIS*, MARS 1966.

C'était une douleur à être, presque une difficulté à respirer existentiellement qu'on lisait sur le visage d'Yves Saint Laurent, les derniers temps. Déjà perceptible chez le jeune assistant de Dior, ce désarroi fondateur aura encore amplifié les effets de l'effort démesuré fourni par cette vie tendue vers un but unique et dévorant, un demi-siècle durant.

Être une force de la nature est un talent à part entière, dans l'ordre de la création, parfois même une des formes du génie, comme dans le cas d'un Picasso ou d'un Stravinski. Saint Laurent n'eut jamais cette force-là. Le premier était de la famille des taureaux, le second des scorpions, lui était plutôt arum ou magnolia : on pensait pétale et tige plus qu'os et peau, en le croisant. Chanel glissait sa main de fer dans un gant de jersey, Saint Laurent travaillait pour ainsi dire nu, mettant de lui-même dans chaque vêtement.

On ne porte pas innocemment un nom de saint.

Il n'y a aucune démarche créatrice plus dévorante que celle-ci. L'écrivain, le musicien et le peintre sont maîtres de leur temps, d'ordinaire ; ils vont au bout de leurs désirs, mais peuvent s'accorder des entractes. Le cinéaste lui-même traverse de longues plages d'inactivité – la plupart du temps subies, c'est vrai... – qui lui permettent de se retrouver. Le couturier ne s'appartient pas. Il n'a le droit ni à la maladie, ni au vague à l'âme, ni à l'hésitation. Il doit fournir des collections quatre fois par an, décliner haute couture et prêt-à-porter, veiller aux accessoires et aux parfums, transmettre des consignes aux centaines de petites mains à son service, faire tourner la machine qui porte son nom, contribuer au budget et à l'image de la nation.

Un empire repose sur ses épaules de tulle.

Seul Hercule pourrait ne pas y perdre la santé.

Ses débuts furent éclatants. Assistant de Dior dès l'âge de 19 ans, il signa autour de la trentaine ses collections décisives, révélant les tailleurs, les smokings et les sahariennes qui allaient servir d'amours désirables à trois générations de femmes, mais aussi les « transparents » grâce auxquels leurs seins nus devaient méduser les hommes. C'est toujours un exploit que de survivre à sa propre précocité ; d'avoir trouvé si vite son style, accédé si rapidement à une essence formelle est souvent douloureux. Saint Laurent fit mieux que de se survivre artistiquement, il grandit en gardant sa ligne. Se défiant du jansénisme et du baroque, qu'il réconcilia au nom d'un idéal national de clarté rigoureuse, il atteint d'emblée au classicisme moderne – aussi adulte et posé dans son art qu'irrégulier dans sa vie. Mais d'être son propre continué, trente ans durant, ne dut pas être toujours facile : Saint Laurent n'eut même pas la marge de transgression offerte d'ordinaire au successeur.

Sous la ligne classique se perpétuait le rêve romantique d'un créateur se consumant dans son œuvre. Saint Laurent habillait

les femmes avec sa peau, non avec du shantung. Ses vêtements réalisaient ses rêves d'homme de théâtre et de cinéma, comme ils lui permettaient de « publier » les toiles des peintres qu'il collectionnait avec Pierre Bergé. Les femmes qui les portaient, sous les feux de la rampe ou de la haute mondanité, accomplissaient ses rêves proustiens d'une contre-société, à la fois centrale et cachée, vivant à l'abri de la pluie qui trempe et de la nécessité qui tue.

C'étaient des alter ego qu'il habillait, non des clientes. Il regardait ces femmes dans le miroir du genre, les faisait garçonnées tout en se glissant dans leur peau, habillait aussi bien Victor que Victoria pour mieux ressusciter l'indécision sexuelle des androgynes dont la scission nous engendra, Platon dit. Qu'il protégeait qui, dans ce jeu de rôles ? « Le plus beau vêtement d'une femme, ce sont les bras de l'homme qu'elle aime ; pour les autres, je suis là », disait-il – sa plus belle déclaration : mais la réciproque était sans doute aussi vraie. Sa passion précoce pour *L'Aigle à deux têtes*, la pièce de Cocteau, n'avait pas été qu'affaire de décors et de costumes : cet ange exterminateur échangeant son rôle avec une réplique de Sissi impératrice avait de quoi troubler le tout jeune Saint Laurent...

A-t-il libéré les femmes, comme on l'a beaucoup dit ? Pas plus que Moulinex, ou Chanel en son temps : elles s'en sont chargées elles-mêmes. Mais en leur conférant l'aura masculine des costumes, il les protégea contre l'insistance des convoitises viriles, la valse brutale des tendances et le travail de sape du temps. La femme qu'il habillait en 1972, ou en 1987, garde une semblable apparence, en 2008. Elle a en quelque sorte le même âge artistique, continue de marcher sous son regard de myope.

Pourquoi se ferait-elle retendre, quand son corps reste impeccablement tenu ?

La mode fut moins un luxe qu'une nécessité, pour Saint Laurent. C'est pour échapper aux hardes de jeunes mâles qui le pourchassaient dans les cours d'écoles d'Afrique du Nord qu'il se réfugia dans l'élaboration de costumes pour poupées, puis de robes pour sa mère et ses sœurs : « Être homosexuel à Oran, c'était comme être meurtrier », confia-t-il. C'est pour fuir l'enrôlement, la guerre d'Algérie et la dépression qui s'ensuit qu'il fonde avec Pierre Bergé sa propre maison de couture. Le succès, sous ce protectorat affectif et professionnel, accentua ce retrait, tout comme le taylorisme inhérent au métier : la rude réalité, ce monde où tant de gens cherchent du travail et n'ont guère le choix de leurs vêtements, se réduisit progressivement à rien : l'enfant chéri devint l'otage de ces boules de verre où un geste suffit à faire tomber la neige.

« Ce que je ne sais pas faire ? Tout », fut sa dernière réponse au questionnaire que lui soumit Laurence Benaïm, il y a quinze ans.

Le monde extérieur peut-il exister encore, à ce degré de réclusion ? On ne voit guère comment. Mais si son escamotage eut des effets libérateurs, les premiers temps, il finit par menacer l'essence même du créateur, avec les années. C'est une constante interaction avec la réalité qui nous donne une part de notre consistance, donc de notre humanité. En le poussant à une sorte de sainteté sans Dieu, l'apostolat d'Yves Saint Laurent le confina dans une irréalité qui se révéla à l'usage plus éprouvante encore que ce qu'elle l'aidait à fuir. Ce n'est pas la première fois que le remède tournait au poison : les Grecs avaient déjà un même mot pour les deux choses, *pharmakon*.

C'est le destin qui menace tout créateur, en même temps : né pour faire des robes, des livres, des films, il est menacé d'une forme sournoise de disparition. A force de nourrir ce tissu, ce papier, cette pellicule de sa propre substance, il devient robe, livre et film.

Plus il se vide, plus il en impose, plus il est adulé.

Marguerite Duras ou Edith Piaf auront connu de semblables destins : c'est elles qu'on tient en main, quand on les lit ou les entend.

Saint Laurent vivra tant qu'une de ses robes sera portée.